

Jesus, Moïse et notre Sacerdoce

L'Exode, les Nombres et l'Évangile selon Saint Jean

Tout l'Évangile de Jean est traversé par le personnage de Moïse, même s'il n'est nommé explicitement que quelques fois. Jésus est le nouveau Moïse et le prêtre est avec lui médiateur dans la Nouvelle Alliance. Il en va de même, nous le savons, dans la lettre aux Hébreux. Nous tenons là une clé pour comprendre notre ministère, notre mystère. Type et antitype fonctionnent en parallèles, en complémentarité, dans l'unité des deux Testaments. Du commencement à la fin du quatrième Évangile, Moïse est présent : depuis sa mention explicite de la première page au dernier mot, car les livres qu'on pourrait écrire sur Jésus dépasseraient de loin le Pentateuque, dont le premier Médiateur était tenu pour l'auteur. Cela intéresse la trame de toute notre vie sacerdotale. Je vous invite à relire La vie de Moïse de saint Grégoire de Nysse, peut-être le plus grand des Pères de l'Église : c'est l'ouvrage qui a ouvert la collection Sources Chrétiennes.

Au commencement

Deux mentions de Moïse apparaissent dès le premier chapitre de Jean : « Après la Loi communiquée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ » (1,17) ; mais il ne faut pas opposer l'un et l'autre, comme le dit avec enthousiasme Philippe à Nathanaël : « Celui dont parle la loi de Moïse et les Prophètes, nous l'avons trouvé : c'est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth ! » (1,45)

Le commencement de Moïse est déjà de grâce, car, promis à la mort, il fut sauvé des eaux par une sorte de baptême (Ex 2,10) Tout a commencé pour chacun de nous au baptême, « porte des sacrements ». Nous y avons reçu notre nom : déjà, nous avons été appelés. Ensuite, nous avons pu oublier ou céder aux séductions de l'Égypte ; nous avons pu croire que nous possédions ou maîtrisons notre vocation, comme Moïse s'est cru investi précocement d'une mission, au demeurant généreuse et hardie » ; il se veut le libérateur de ses frères hébreux et leur réconciliateur ; il le sera, mais non par ses forces humaines. Il va lui falloir prendre la fuite et vivre une « longue période » (2,23) d'exil au pays de Madian. Ainsi Dieu nous demande de purifier nos ardeurs ou nos initiatives trop humaines pour servir humblement son dessein de salut et de libération des hommes. Le long temps du séminaire n'est-il pas celui de la vérification de notre appel dans l'écoute et la patience ?

Le buisson ardent et le Jourdain

Moïse est devenu pasteur au service d'un prêtre : long apprentissage de celui qui devait devenir le guide et le médiateur de tout un peuple. Dieu reprend l'initiative : il l'attend et il l'appelle « du milieu d'un buisson », lui apparaissant dans « une flamme de feu »

(3,2)annonciatrice des langues de feu de la Pentecôte (Ac 2,3). « Va, je t'envoie auprès de Pharaon, fais sortir d'Égypte mon peuple » (3,10). Moïse a perdu depuis longtemps toute envie de fanfaronner : « Qui suis-je pour cela ? » répond-il. « Je serai avec toi », assure Dieu, ce qui est la garantie absolue, celle-même que nous souhaitons à nos assemblées dans nos célébrations : « Le Seigneur soit avec vous ! » Pourtant, il semble que Moïse soit devenu complexé, pusillanime : « Excuse-moi, mon Seigneur, je ne suis pas doué pour la parole, ni d'hier ni d'avant-hier, ni même depuis que tu adresses la parole à ton serviteur, car ma bouche et ma langue sont pesantes ». « Qui a doté l'homme d'une bouche », répond le Seigneur. « Va maintenant, je serai avec ta bouche et t'indiquerai ce que tu dois dire » (4,10.12) ce qui n'empêche pas Moïse de s'excuser encore, mais cette fois Dieu n'admet pas ses nouvelles objections.

Un jour, à un moment, dans un lieu que nous gardons au cœur, Dieu est venu vers nous, comme Jésus au bord du Jourdain est venu appeler ses apôtres, au désert aussi, non pas grâce à Jethro, mais par l'entremise de Jean-Baptiste. « J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple » dit Dieu à Moïse (Ex 3,7). « Je t'ai vu », dit-il à Nathanaël, « tu verras de choses plus grandes encore » (Jn 1,48-50) « Quel est ton nom ? » demande Moïse (3,13) « Tu t'appelleras Pierre », dit Jésus à Simon. Ainsi sommes-nous entrés en relation, en amitié avec Dieu.

Le Sinäi, l'autel, la montagne.

Dieu nous a appelés ; nous nous sommes mis en route ; nous avons quitté nos terres de sécurité et avons passé des mers ou des bras de mer ; nous avons cheminé dans nos propres déserts et nous sommes arrivés au pied de la montagne de l'Alliance. Nous avons appris à connaître « le livre de l'Alliance » (Ex 24,7) ; nous avons écouté la Parole de Dieu. Moïse, au moment du sacrifice du Sinäi, qui fait de Dieu et de son peuple des alliés et des convives, a dit : « Ceci est le sang de l'Alliance », en le versant sur l'autel et sur le peuple (v.8). Nous avons dit, autour de l'autel, près de l'évêque et avec lui, en notre première messe : « Ceci est la coupe de mon sang ». Quelle est dans notre vie la place que nous donnons à l'écoute vraie de la Parole de Dieu ? Comment célébrons-nous l'Eucharistie ? Est-elle au centre de nos vies ?

Dans l'élan de notre implication dans le sacrifice eucharistique, montons-nous sur la montagne comme Moïse l'a fait au nom du peuple avec les notables d'Israël, comme Jésus le faisait de bon matin pour prier, rencontrer son Père ? « Moïse monta, ainsi qu'Aaron, Nadab, Abihu et soixante-dix des anciens d'Israël (nos ancêtres, cf Nb 11,24-25) Ils virent le Dieu d'Israël. Sous ses pieds il y avait comme un pavement de saphir, aussi pur que le ciel même. Il ne porta pas la main sur les notables des Israélites. Ils contemplèrent Dieu, puis ils mangèrent et ils burent » (Ex 24, 9-11) Texte merveilleux où s'ouvre le mystère de notre communion avec Dieu dans la contemplation. (2) Comment la célébration du sacrifice de l'Alliance nous conduit-elle à la contemplation avec le peuple dont nous avons la charge ?

Les écartèlements du pasteur et du médiateur.

Même si le temps semble long aux Israélites, au point qu'ils désespèrent de revoir Moïse, on ne reste pas sur la montagne : le peuple fait pour Dieu, son peuple, ne tarde pas à s'éloigner de lui pour s'attacher à des signes plus faciles de sa présence. D'une part, il n'est pas facile de monter sur la montagne ; d'autre part, il est difficile de tenir à bout de bras nos communautés. Comme Moïse, comme Jésus sur la croix, nous sommes écartelés, crucifiés au cœur même de notre mission. Attachés à Dieu, attachés à notre peuple, nous allons de l'un à l'autre et nous n'avons pas le choix. Il n'est pas confortable d'être médiateur : c'est pourtant le cœur de notre ministère, de notre mystère. « Donner Dieu aux hommes, pour donner les hommes à Dieu » : c'est la formule que j'avais choisie pour mon image d'ordination en 1974.

De fait quand Moïse descend de la montagne, tenant en mains « les deux tables du Témoignage, tables de pierre écrites du doigt de Dieu » (Ex 31,18), il trouve le peuple en train de manger et de boire, non pas devant le Dieu d'Israël aperçu au-dessus d'un pavement de saphir, mais face à un veau d'or. Moïse doit s'interposer face à la colère de Dieu : « Souviens-toi d'Abraham, Isaac et Jacob, à qui tu as juré par toi-même et à qui tu as dit : Je multiplierai votre postérité comme les étoiles du ciel, et tout ce pays dont je vous ai parlé, je le donnerai à vos descendants et il sera leur héritage à jamais. » (32,13-14) Moïse apaise Dieu, mais c'est lui ensuite qui se met en colère et brise les tables de la Loi. Son attachement au peuple que Dieu lui a confié est tout de même le plus fort, et après les remontrances nécessaires, il promet d'intercéder auprès de lui : « Hélas ! ce peuple a commis un grand péché. Pourtant, s'il te plaisait de pardonner leur péché.....Sinon, efface-moi, de grâce, du livre que tu as écrit ! » Pathétique plaidoyer où Moïse choisit de rester solidaire du peuple quoiqu'il arrive : il n' s'agit pas d'un marchandage avec Dieu comme celui que fit Abraham, en vertu de son amitié avec Dieu, pour sauver Sodome ; Moïse met dans la balance son propre lien avec Dieu, son inscription dans le Livre de sa vie. Et Dieu continuera de guider le peuple par Moïse.

Hébreu, fils d'Hébreux, Moïse est aussi l'Homme de Dieu. Il vient de manifester de façon héroïque sa solidarité de destin avec son peuple, mais son lien avec Dieu n'en est que conforté, car Dieu est plus miséricordieux que son serviteur : le va-tout de son intercession quasi suicidaire lui vaut la confirmation aussi de son intimité avec son Seigneur, comme le sacrifice d'Isaac avait scellé l'alliance entre Dieu et Abraham. N'en va-t-il pas de même pour nous ? Notre peuple s'éloigne, s'amenuise, vieillit et nous ne voyons pas bien comment la relève va pouvoir se faire ; il s'intéresse plus aux veaux d'or qu'au Dieu vivant. Est-ce que nous prions pour lui ? Restons-nous sur la brèche pour intercéder en sa faveur ? L'aimons-nous assez pour rester avec lui, le rejoindre là où il est, dans une charité pastorale invitée à l'héroïsme ? Nous sommes là au cœur de notre mission de prêtres séculiers, vivant au milieu de notre peuple, nous efforçant de n'être pas complices de ses errements, mais chargés, comme une batterie qui se recharge régulièrement à son réseau , de l'amour que Dieu lui porte. Le ministère apostolique est fait de cet équilibre constamment à refaire entre deux liens vitaux : celui qui nous lie à Dieu en tout moment de notre vie et celui qui nous relie à

ceux dont nous avons reçu la charge ; un évêque et un prêtre ne peuvent renoncer ni à l'un ni à l'autre.

Moïse insiste auprès de Dieu : « Si j'ai trouvé grâce à tes yeux, daigne me faire connaître tes voies, pour que je te connaisse et que je trouve grâce à tes yeux. Considère aussi que cette nation est ton peuple » (33,13) Il reprend : « Si vraiment, Seigneur, j'ai trouvé grâce à tes yeux, que mon Seigneur veuille bien aller au milieu de nous, bien que ce soit un peuple à la nuque raide, pardonne nos fautes et nos péchés et fais de nous ton héritage. » (34,9) Nous ne pouvons consentir à nous désolidariser ni de Dieu, ni des hommes appelés à voir Dieu, à entrer dans la Terre promise.

Il est pourtant des jours où nous sommes à bout et il nous est bon d'entendre la plainte de Moïse, prélude à celle de Jésus dans l'évangile, lassé de la mauvaise foi de ses interlocuteurs ou de l'intelligence de ses propres disciples : « Pourquoi fais-tu du mal à ton serviteur ? » Ainsi s'obscurcissent parfois nos motivations et s'étiolent notre courage. Moïse continue de façon encore plus tragique : « Pourquoi n'ai-je pas trouvé grâce à tes yeux, que tu m'aies imposé la charge de tout ce peuple ? Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple, est-ce moi qui l'ai enfanté que tu me dises : Porte-le sur ton sein comme la nourrice porte l'enfant à la mamelle, au pays que j'ai promis par serment à ses pères ? Je ne puis, à moi seul, porter tout ce peuple : c'est trop lourd pour moi. Si tu veux me traiter ainsi, tue-moi plutôt ! Ah ! si j'avais trouvé grâce à tes yeux, que je ne voie plus mon malheur ! » (Nb 11,11-12,14-15)

L'apôtre Paul, dans les épreuves et les écartèlements de son ministère, trouve les mêmes accents, pour choisir la même fidélité à Dieu et à ses Corinthiens, Philippiciens ou Galates. Il va jusqu'à écrire aux Romains : « Pour les juifs mes frères de race, je souhaiterais même être maudit, séparé du Christ : ils sont en effet les fils d'Israël » (9,34) Comme Moïse, il se présente aux Thessaloniens avec des sentiments de tendresse : « Avec vous, nous avons été pleins de douceur, comme un mère qui entoure de soins ses nourrissons » (1Th 2,7)

« Fais-moi voir ta Gloire ! »

Moïse, qui avait porté les yeux sur le buisson ardent et qui s'était prosterné devant le Dieu qui s'adressait à lui, en a gardé, malgré ses réticences pour accepter la mission qui lui était donnée, un désir de voir Dieu qui lui a brûlé le cœur. Il a montré sa solidarité héroïque avec son peuple, même gravement pécheur, mais il ne peut oublier ses contacts avec son Dieu, non seulement au buisson ardent, mais sur la montagne, quand il « vit » le Dieu d'Israël dans l'infini pureté de l'azur, quand il reçut les tables, « œuvre de Dieu » avec son écriture (Ex 32,15) , quand dans la nuée, « Moïse parlait à Dieu et Dieu lui répondait dans le tonnerre » (19,19). Redescendu de la montagne, il gardait cette intimité avec Dieu, à laquelle tout le peuple est appelé, même s'il est tenu à distance en raison de son péché. Moïse est obligé de planter la Tente de la Rencontre en dehors du camp, mais quand il s'y rend pour trouver Dieu, « face à face comme un homme parle à son ami », tout le désir du peuple se concentrait sur lui : « Chaque fois que Moïse sortait vers la Tente, tout le peuple se levait, chacun se postait à

l'entrée de sa tente, et suivait Moïse du regard jusqu'à ce qu'il entrât dans la Tente. Chaque fois que Moïse entrait dans la Tente, la colonne de nuée descendait, se tenait à l'entrée de la Tente, et tout le peuple se levait et se prosternait, chacun à l'entrée de sa tente. » (33,8-10) La redondance montre bien l'intensité du désir de Dieu par le peuple pécheur.

Après l'apostasie du veau d'or, Moïse ne veut pas se couper du peuple, mais il a soif du Dieu qu'il a rencontré sur l'Horeb ; il ose lui faire cette demande : « Fais-moi de grâce voir ta gloire. » (33,18) Ce mot « grâce » revient constamment dans ces textes. Dieu répond simplement : « Je ferai passer devant toi toute ma beauté et je prononcerai devant toi le nom du Seigneur. Je fais grâce à qui je fais grâce et j'ai pitié de qui j'ai pitié. Mais, dit-il, tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre. Voici une place près de moi : tu te tiendras sur le rocher. Quand passera ma gloire, je te mettrai dans la fente du rocher et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé. Puis j'écarterais ma main et tu verras mon dos ; mais ma face, on ne peut la voir » (19-22) Tendre délicatesse de Dieu à l'égard de son serviteur écartelé ; fine description de l'expérience de Dieu possible ici-bas.

Le prologue de Saint Jean annonce d'emblée que l'Incarnation rend possible une expérience de la gloire divine : « Le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique plein de grâce et de vérité » (1,14) En effet, conformément à la parole de Dieu à Moïse, « Dieu, personne ne l'a jamais vu » ; mais »le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui a conduit à le connaître » (18) Tout le quatrième évangile est une manifestation de la gloire de Dieu en Jésus et par Jésus. L'eau changée en vin aux noces de Cana est le commencement des signes que Jésus accomplit : « Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui. » (2,11) « La gloire, dira-t-il aux juifs après la guérison du paralysé de Bézatha, je ne la reçois pas des hommes » (5,41) La résurrection de Lazare sera une autre manifestation de la gloire de Dieu, afin que par elle le Fils de Dieu soit glorifié » (11,4) ; et il dit à Marthe : « Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » (40) Après les signes, ce sera l'Heure de Jésus et son exaltation royale sur la Croix qui seront la révélation centrale de cette gloire de Dieu : « L'heure est venue pour le Fils de l'homme d'être glorifié », dit Jésus à Philippe (12,23) ; il sait qu'il doit mourir comme le grain de blé, pour porter du fruit ; il en est bouleversé, mais pour ajouter tout de suite : « Père, glorifie ton nom ! » ce à quoi fait écho la voix venu du ciel : « je l'ai glorifié et le glorifierai encore » (28) Jésus explique la signification de sa mort quand il commente : « Moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes. » (32)

Jésus, en son mystère pascal, est ce serpent d'airain placé par Moïse sur un étendard pour guérir les Israélites des morsures que ses murmures continuels avaient suscitées : « Façonne-toi un serpent brûlant que tu placeras sur un étendard. Qui conque aura été mordu et le regardera restera en vie. » (Nb 21,8) Jésus l'avait dit à Nicodème : « De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle. » (3,14-15)

Ainsi s'accomplira la parole du prophète Zacharie, citée par Jean après l'ouverture du Cœur de Jésus après sa mort : « Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé. » (12,10)

Le départ de Judas de la dernière Cène est le signal que l'Heure est arrivée : « Maintenant, dit Jésus, le Fils de l'homme est glorifié, et dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu en retour lui donnera sa propre gloire ; et il la lui donnera bientôt. » (13,31) C'est pourquoi la grande prière de Jésus que l'on appelle précisément « sacerdotale » et qui est comme la Préface du sacrifice du Clavaire, commence ainsi : « Père, l'Heure est venue. Glorifie ton Fils, afin que le Fils te glorifie. Moi, je t'ai glorifié sur la terre en accomplissant l'œuvre que tu m'avais confiée. Toi, Père, glorifie-moi maintenant auprès de toi ; donne-moi la gloire que j'avais auprès de toi avant le commencement du monde » (17,1,4-5). Ce n'est pas un simple retour de Jésus qui retrouve sa propre gloire, mais l'ouverture de cette gloire à tous, pas seulement vue de dos, mais sur la face du crucifié glorifié ; n'est-ce pas ce qu'il demande au terme de sa grande prière : « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi, et qu'ils contemplent ma gloire, celle que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant même la création du monde. » (22,24)

Chaque fois que nous célébrons l'Eucharistie, nous sommes contemporains de l'Heure de la glorification de Jésus ; nous actualisons cet accès à la Gloire pour les assemblées dont nous avons la charge. Comment sommes-nous conscients, dans la foi, de toute la portée, de tout « le poids » (sens premier de « gloire » en hébreu) de cet amour qui est allé jusqu'au bout, pour que nous allions nous aussi jusque là ? Un des derniers mots de l'évangile de Jean où Jésus évoque le martyre de Pierre avec l'image de la ceinture qu'on lui mettra : « Jésus disait cela pour signifier par quel genre de mort Pierre rendrait gloire à Dieu » (22,19)

Le rayonnement de la Gloire

Comment sortons-nous de la messe ? Nous avons célébré l'Heure où Jésus a été glorifié, pour que nous entrions dans sa vie d'unité avec le Père, dans la plénitude de leur amour. Comment prolongeons-nous ce moment privilégié ? C'est toute l'assemblée qui a rencontré son seigneur, qui a entendu sa Parole, qui l'a mise en œuvre, qui a communiqué à sa vie, qui doit en rayonner.

Quand Moïse descendit la deuxième fois de la montagne, il « ne savait pas que la peau de son visage rayonnait parce qu'il avait parlé avec Lui. Aaron et tous les Israélites virent Moïse et voici que la peau de son visage rayonnait, et ils avaient peur de l'approcher. Moïse les appela ; Aaron et tous les chefs de la communauté revinrent alors vers lui, et Moïse leur parla. Ensuite tous les Israélites s'approchèrent, et il leur ordonna tout ce dont le Seigneur avait parlé sur le mont Sinaï. Quand Moïse eut fini de parler, il mit un voile sur son visage. Lorsque Moïse entra devant le Seigneur pour parler avec lui, il ôtait le voile jusqu'à

sa sortie. En sortant, il disait aux Israélites ce qui lui avait été ordonné, et les Israélites voyaient le visage de Moïse rayonner. Puis Moïse remettait le voile sur son visage, jusqu'à ce qu'il entrât pour parler avec Lui. » (34,29-35)

On comprend qu'après la forfaiture du veau d'or, Aaron, les chefs d'Israël et tout le peuple virent Moïse redescendre de la montagne avec crainte ; il était monté seul (34,3) et était resté avec Dieu une nouvelle fois quarante jours et quarante nuits. Ce n'était pas seulement la peur de la colère de Dieu qui les rendait interdits ; quelque chose avait changé en Moïse, qui les impressionnait, plus que la première fois : une dimension nouvelle, un caractère sacré venu de la fréquentation de Dieu ; Moïse était auréolé de la présence divine. Notons que ce rayonnement ne l'éloignait pas du peuple, car il leur rapportait les paroles de Dieu à visage découvert ; ce n'est qu'après qu'il mettait son voile, pour le retirer dans la tente au moment de la nouvelle rencontre. Le peuple, même pécheur a soif de Dieu ; il est fait pour lui : Moïse est plein de Dieu, non pour lui-même, mais pour le peuple, qui reste le partenaire plénier de l'Alliance.

Ce n'était pas seulement à la descente de l'Horeb que Moïse rayonnait de cette Présence, laquelle le dépassait lui-même, comme au jour où le Seigneur prit possession de la Tente, construite selon le modèle qui lui a été montré sur la montagne (25,9-40) ; 26,30) : « La nuée couvrit la tente du rendez-vous, et la gloire du seigneur emplît la Demeure. Moïse ne put entrer dans la Tente du Rendez-vous, car la nuée demeurait sur elle, et la gloire du seigneur emplissait la Demeure » (40,34-35) Chaque fois que Moïse entrait dans la tente par la suite, il en sortait rayonnant : il était devenu lui-même buisson ardent, embrasé par la vive flamme d'amour qu'a si bien su chanter saint Jean de la Croix. La destinée de tous les hommes n'est pas de se prosterner devant le feu ardent de l'amour divin, mais d'y entrer ; non pour en être consumé, mais transfiguré, magnifié.

La médiation de l' »homme de Dieu «

Intermédiaire entre le seigneur et son peuple, Moïse est pour Aaron et pour tout le peuple « comme un dieu » (4,16) « Donner Dieu aux hommes pour donner les hommes à dieu » « Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! » s'écrie Jésus (Lc 12,49) Un feu nous brûle, que nous transmettons comme on le fait à la Vigile pascale, mais il nous advient souvent de nous réjouir de voir cette flamme briller chez les autres, ce qui nourrit notre propre feu intérieur. L'homme de Dieu, le médiateur que nous sommes par notre sacerdoce, merveilleusement préfiguré par Moïse dans le concret de sa mission difficile et accompli par l'Incarnation rédemptrice de Jésus, ne peut vivre et servir qu'en lien étroit avec Dieu et avec les autres : hommes de Dieu à notre tour, nous sommes liés à Dieu et aux autres hommes ; nous sommes nourris par notre mission elle-même. N'est-ce pas cela « la charité pastorale » qui fait la spécificité de notre ministère, parce qu'elle est au cœur de notre mystère de prêtres ? L'amour de Dieu et des autres brûle en nos cœurs de pasteurs et s'alimente à ces deux foyers qui sont appelés à se rejoindre. Il ne faut pas choisir entre l'un et l'autre, mais aller constamment de l'un à l'autre, comme Jésus priait

longuement son père de bon matin avant d'aller de village en village porter sa Parole et sa présence pour que tous aient la vie en abondance.

Longtemps adonné à la vie contemplative dans l'imitation de Jésus en sa prière cachée, il m'a été demandé de devenir pasteur au cœur de ce mode d'existence. Etre abbé d'un monastère est une fonction pastorale en profondeur : une expérience fort utile quand on est appelé à devenir évêque. L'abbatiate est donc déjà une école de « charité pastorale » dans l'écoute, l'attention, le discernement avec le service de la décision qu'il faut prendre pour le bien de la personne comme de la communauté. Je puis dire cependant que l'exercice de l'épiscopat m'a fait découvrir à un plan beaucoup plus vaste comment le ministère pastoral nourrit la charité ; je savais combien la lectio divina, l'oraison, la longue célébration de l'Office divin conduisent humblement au mystère de Dieu et je continue de le vivre très régulièrement, mais je n'avais pas encore expérimenté combien le temps passé avec les personnes, les groupes, aussi bien que les moments privilégiés des liturgies, tout spécialement à l'autel, peuvent alimenter en nos cœurs la vive flamme d'amour : le temps donné à Dieu comme le temps donné aux autres dans un principe de gratuité d'amour, même dans la fatigue et de gros soucis, emplissent l'âme d'une présence qui régénère et rafraîchit. Dieu nous mène aux autres ; les autres nous mènent à Dieu. Nous portons Dieu aux autres et les autres nous offrent Dieu. Ce n'est pas facile à exprimer, mais je sais que vous me comprenez. Nous sommes là au cœur de notre ministère. Ma première vocation était de devenir prêtre séculier : il m'a fallu 38 ans de vie monastique et 18 ans d'abbatiate, qui ne sont pas, au moins pour moi, des années perdues, pour la retrouver avec vous. Je tenais à vous le dire, parce que je l'apprends aussi de vous.

La sensibilité véritable aux autres se porte à tous leurs besoins. Les expériences mystiques de Moïse sont inséparables des tables de la Loi, de la promulgation du Décalogue et du Code de l'Alliance. L'Evangile de Jésus transmis par l'Eglise parle aussi de justice, de liberté, de vérité. Il s'agit de vivre la révélation dans la vie quotidienne, dans la vie en société aujourd'hui : c'était l'objet de la Constitution pastorale de Vatican II Gaudium et Spes sur l'Eglise dans le monde de ce temps. C'est le sujet de la lettre encyclique récente de Benoît XVI sur La Charité dans la Vérité . La sensibilité aux autres suppose que l'on soit sensible à Dieu, mais le service d'autrui peut être le lieu de la découverte de Dieu. Les deux commandements se tiennent.

La manne et le discours sur le Pain de vie.

Moïse est encore évoqué par Jésus dans son discours sur le Pain de vie, qui nous ramène au centre de notre ministère. Les Juifs demandent à Jésus quelle sera son œuvre et ils se réfèrent à la manne. Jésus répond : « Amen, amen, je vous le dis : ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain venu du ciel ; c'est mon Père qui vous donne le vrai pain venu du ciel. Le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » (Jn 6,32-33)

Les Israélites au désert sont invités à faire une confiance totale à Dieu. Il n'y a rien, dans le désert, par définition : ni à boire, ni à manger. Les « sauvés d'Égypte » se sentent plutôt « piégés et ils ne mâchent pas leurs mots : « Manquaient-ils de tombeaux en Égypte ? » s'exclament-ils, pour ajouter : « Que ne sommes-nous morts de la mort de la main du Seigneur au pays d'Égypte, quand nous étions assis auprès de la marmite de viande et mangions du pain à satiété ! A coup sûr, vous nous avez amené dans ce désert pour faire mourir de faim toute cette multitude. » (Ex 18,3) Quand ils reçoivent la manne, ils veulent s'en faire des provisions, contrairement à ce que Dieu demande, lui qui nous donne quotidiennement « notre pain de ce jour » ; ils s'en dégoûtent vite et crient : « Qui nous donnera de la viande à manger ? Ah ! quel souvenir ! le poisson que nous mangions pour rien en Égypte, les concombres, les melons, les laitues, les oignons et l'ail ! Maintenant nous dépérissons, privés de tout ; nos yeux ne voient plus que la manne ! » (Nb 11,4-6) Murmures et reproches continuent qui usent Moïse.

Il en est de même pour Jésus quand il annonce aux juifs le vrai pain de vie qu'il est : croire en sa Parole, c'est avoir la vie éternelle (6-47) « Moi, affirme-t-il, je suis le pain de la vie. Au désert, vos pères ont mangé la manne et ils sont morts, mais ce pain-là qui descend du ciel, celui qui en mange ne mourra pas. Moi, je suis le pain vivant descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie. » (48-51) Le mot « chair » heurte les juifs et même les disciples de Jésus : « Comment cet homme-là peut-il nous donner sa chair à manger ? » (52) Jésus précise en toute clarté : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui. De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par le Père, de même aussi celui qui me mange vivra par moi. » (56-57) Le pain qui est descendu du ciel est la force qui nous est donnée pour « monter là où le Fils de l'homme était auparavant » (62) dans la Gloire où le Père et le Fils « marqué de son empreinte » (27) sont UN. L'Eucharistie nous donne de vivre par Jésus comme lui vit par le Père, afin d'entrer dans leur unité, pour que le monde puisse croire. (cf. 17,23)

Comment vivrons-nous de l'Eucharistie chaque jour, pour l'offrir à Dieu et au peuple dont nous avons la charge ? L'Église nous recommande de la célébrer chaque jour, comme elle nous engage à prendre chaque jour un temps d'adoration. Il en va de notre sensibilité à Dieu et aux autres, pour que grandisse notre communion à Dieu et entre nous. La vie de l'Église et celle du prêtre n'est pas limitée à l'Eucharistie, mais elle en est le centre, la référence principale : « L'Église fait l'Eucharistie et l'Eucharistie fait l'Église » comme l'exprime fort bien la formule traditionnelle reprise par Jean-Paul II en sa lettre encyclique L'Église et l'Eucharistie. Le risque est toujours là de l'usure quotidienne ou de la banalisation ; c'est pourquoi il nous faut nourrir de toutes les façons possibles notre adhésion au mysterium fidei, au « mystère de la foi » par des réflexions théologiques, pastorales, mais aussi par notre ferveur personnelle et la qualité que nous donnons à nos célébrations avec nos assemblées, non seulement le dimanche, mais chaque jour.

Les eaux de Meriba : eau vive ou eau de mort ?

Le peuple a faim, mais il a soif aussi. Il « baragouine », c'est-à-dire qu'il est capable de s'exprimer pour demander au moins son pain et son vin ; ce verbe vient de la langue bretonne, dans laquelle bara veut dire pain et gouin vin. Pendant les guerres mondiales du siècle dernier, les Bretons ont été la chair à canon et ils ne connaissaient guère que leur langue pour demander ce qui leur était essentiel : le pain et le vin, d'où le verbe que nous utilisons. Il a le mérite d'être eucharistique et de se trouver lié au Notre Père, où le texte grec originel nous fait demander notre pains « supersubstantiel ».

Le peuple a reçu la manne et même les cailles (Ex chap. 16) ; il exige aussi de l'eau (chap.17) mettant Dieu et son serviteur Moïse à l'épreuve (c'est le sens du nom de Massa et de Meriba que l'on retrouve dans le Ps 94, le psaume invitational, tel que nous le chantons chaque matin, au verset 8) : « Donne-nous de l'eau que nous en buvions ! Pourquoi nous as-tu fait monter d'Egypte ? Est-ce pour me faire mourir de soif, moi, mes enfants et mes bêtes ? » (17,2-3) Il s'en fallut de peu qu'ils ne le lapident. Le Seigneur lui dit : « Passe en tête du peuple et prends avec toi quelques anciens d'Israël ; prends en main ton bâton, celui dont tu as frappé le Fleuve, et va. Voici que je vais me tenir devant toi, là sur le rocher, tu frapperas le rocher, l'eau en sortira et le peuple boira » (5-6) Le texte continue sobrement : « C'est ce que fit Moïse, aux yeux des ancines d'Israël. » (6)

L'Évangile de Jean, où Jésus, le nouveau Moïse, est omniprésent évoque aussi, à plusieurs reprises, les eaux : celles du Jourdain, où Jean-Baptiste fait son ministère de précurseur, en présentant l'Agneau de Dieu, celui qui baptise dans l'Esprit-Saint (chap 1) ; celle de Cana, changée en vin, en annonce du sang de la Nouvelle Alliance (chap.2) ; l'eau vive , don du Messie offert à la Samaritaine en gage de l'adoration en Esprit et Vérité (chap.4) ; eau qui guérit le paralysé en gage de l'œuvre de dieu que le Père montre au Fils(chap.5) ; fleuves d'eau vive promis à la fête des tentes liée à l'Exode, gage de l'Esprit que recevraient les croyants après la glorification de Jésus par le Père (chap.7) ; Esprit de liberté que les Juifs ignorent, eux qui estiment respecter la loi de Moïse, alors qu'aucun d'entre eux n'agit selon la Loi (7,19-24) ; eau de Siloé qui rend la vue à l'aveugle-né après que Jésus lui ait appliqué de la boue faite à partir de sa salive (chap.9) ; eau versé par lui dans un bassin à la dernière Cène pour laver les pieds de ses disciples (chap.13) ; Jésus mime le don de sa vie pour les siens, dans un amour qui va jusqu'au bout ; eau qui sort avec le sang du Cœur ouvert de Jésus sur la Croix, source de tous les sacrements, pour atteindre tous ceux qui regarderont, non le serpent d'airain, mais celui qui a été transpercé en faveur de notre salut (chap. 19) . Et c'est au bord des eaux du lac de Tibériade que Jésus rend miraculeuse l'ultime pêche au moment où il va confier à Pierre ses brebis et ses agneaux, comme Pasteur « revenu » pour confirmer ses frères, à condition qu'il réponde, humblement, trois fois, à l'amour qui ne cesse de le précéder.

Le quatrième Évangile, qui est celui du nouveau Moïse, est aussi celui des signes, liés aux sacrements, grâce auxquels nous exerçons notre médiation sacerdotale. Le baptême est

évoqué, nous l'avons vu, près du Baptiste au Jourdain, quand arrive l'Agneau qui baptise dans l'Esprit. La confirmation est promise quand Jésus annonce que des fleuves d'eau vive jailliront du cœur des croyants après sa glorification sur la Croix. L'Eucharistie est liée au discours sur le Pain de vie et précisément à l'exaltation de Jésus au calvaire. Le sacrement de l'Ordre trouve son fondement dans le lavement des pieds. Le mariage se trouve honoré à Cana en lien avec le vin des noces messianiques, sang versé sur la Croix. Le sacrement des malades est inclus, lors de la guérison du paralytique, dans toute l'œuvre du père et du Fils. La réconciliation est présentée par Jésus, le soir de Pâques, au moment, où ressuscité, il rencontre les Apôtres : « Il répandit sur eux son souffle et il leur dit : Recevez l'Esprit-Saint. Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis ; tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus. » (21,22-23)

Ce mystère des eaux salvatrices aboutissant au Cœur ouvert de Jésus et à son pardon à Pierre à Tibériade nous ramène à la mystérieuse faute de Moïse lors du second récit de l'eau jaillie miraculeusement du rocher : « Prends le rameau, commande le seigneur, et rassemble la communauté, toi et ton frère Aaron. Puis, sous leurs yeux, dites à ce rocher qu'il donne ses eaux (comme celui de Quézac, par exemple, en Lozère) . Tu feras jaillir pour eux l'eau de ce rocher et tu feras boire la communauté et son bétail. » (Nb 20,8) Tout se passe selon le commandement du Seigneur : « Moïse prit le rameau de devant le Seigneur, comme il le lui avait commandé. Moïse et Aaron convoquèrent l'assemblée devant le rocher, puis il leur dit : Ecoutez donc, rebelles. Ferons-nous jaillir pour vous l'eau de ce rocher ? Moïse leva la main et, avec le rameau frappa le rocher par deux fois : l'eau jaillit en abondance, la communauté et son bétail purent boire. » (Nb 9-11) Aussitôt après, le texte continue : « Le Seigneur dit alors à Moïse et Aaron : Puisque vous ne m'avez pas cru capable de me sanctifier aux yeux des Israélites, vous ne ferez pas entrer cette assemblée dans le pays que je lui donne. » (12)

Est-ce que parce que moïse frappa « deux fois » avec le rameau, au lieu d'une seule, qu'il se voir refuser, lui le guide, le pasteur et le médiateur à la patience infinie, d'introduire le peuple, le troupeau, l'assemblée dans la Terre promise ? Le châtiment nous semble disproportionné, après tout ce qu'a porté, souffert Moïse. Comment nous étonner nous-mêmes de nos manquements à la foi ? C'est peut-être ce qui a fait le plus mal à Jésus d'après les Evangiles, surtout de la part de ses disciples : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ! » (Mt 14,31). « Il s'étonnait de leur manque de foi. » (Mt 6,6) Notre ministère requiert notre foi vive en celui que nous représentons, au nom de qui nous agissons ; il requiert aussi la confiance envers ceux qui nous sont confiés. Difficile mission. Il nous faut souvent redire : « Je crois, Seigneur ! viens en aide à mon incrédulité. » (Mc 9,24) Par tous les moyens, il nous faut nourrir notre foi (lecture, prière, attention à Dieu et aux autres) Constamment dans Saint Jean, Jésus en appelle à la foi, par exemple quand il demande à Marthe face au tombeau de son frère : « Ne t'ai-je pas dit ? Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » (11,40) Ne pouvons-nous pas penser que la parole de Jésus à Pierre s'applique aussi à nous : « J'ai prié

pour toi, afin que ta foi ne sombre pas. Toi donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères. » (Lc 22,32) ?

L'homme le plus humble que la terre ait jamais porté.

Moïse et Pierre sont des pécheurs. Ne nous étonnons pas de l'être nous aussi. Moïse en Egypte se voyait en libérateur de son peuple ; il lui a fallu du temps et beaucoup d'épreuves pour changer, pour se laisser transformer par son seigneur, qui ne l'a guère ménagé, pas plus que nous à certains moments. Moïse n'était guère humble au début de son histoire ; qui de nous l'est d'emblée ? On ne naît pas humble, on le devient, ou du moins on peut le devenir, si l'on sait profiter des traverses que la vie ne manque pas de nous apporter.

Nous sommes parfois en butte à la jalousie ; nous sommes nous-mêmes jaloux à certaines heures ou en certaines circonstances. Moïse l'a été, cet homme exceptionnel à qui Vigny fait dire : « Tu m'as fait, Seigneur, puissant et solitaire, laisse-moi m'endormir du sommeil de la terre » ce qui va bien en la conclusion où nous arrivons. La jalousie touche les plus proches, ou bien nous sommes jaloux des plus proches, évidemment car ceux qui sont loin ne nous menacent guère. Myriam et Aaron, la sœur et le frère de Moïse ont été liés à toute son histoire comme à sa mission, et voici qu'ils ont l'impression qu'il n'y en a que pour lui : « Le Seigneur ne parlerait-il donc qu'à Moïse ? N'a-t-il pas parlé à nous aussi ? » Le texte continue avec une grande sobriété dans un hommage unique : « Le Seigneur entendit. Or Moïse était un homme très humble, l'homme le plus humble que la terre ait porté. » (Nb 12,2-3)

Ce qui rend humble, ce n'est jamais la comparaison avec un autre ou avec d'autres, car on trouvera toujours des raisons de s'estimer meilleur ou pire qu'eux. Ce qui rend humble en vérité, c'est de se situer face à Dieu dans la vérité, ce qui n'est possible que dans des moments ou dans un ensemble de moments où l'on touche ses limites ; ce qui, par exemple, fut le cas de Job : il s'est débattu face à ses amis, face à Dieu, dans la conscience de son bon droit, scandalisé de l'injustice qu'il subissait, jusqu'au moment où il a rendu les armes, il s'est rendu à Dieu.(cf. Jb 40, 4-5 ; 42,2-6)

L'humilité face à Dieu n'est pas rapetissante. Marie, l'Immaculée, l'a eue d'emblée dans son Magnificat : « Il s'est penché sur son humble servante », certes, mais « désormais tous les âges me diront bienheureuse » (Lc 1,48) L'humilité vraie libère et magnifie. C'est Dieu lui-même qui va rendre justice à son serviteur Moïse : « Venez-vous-en tous les trois à la Tente du Rendez-vous », commande-t-il aux trois frères et sœur » (Nb 12,4) Ils y allèrent et Dieu descendit les rejoindre dans une colonne de nuée. Le rédacteur a rendu à l'humilité vraie de Moïse un magnifique hommage ; Dieu exprime à son tour la haute estime en laquelle il le tient : « Ecoutez donc mes paroles : s'il y a parmi vous un prophète, c'est en vision que je me révèle à lui, c'est dans un songe que je lui parle. Il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, toute ma maison lui est confiée. Je lui parle face à face dans l'évidence, non

en énigmes et il voit la forme du seigneur. Pourquoi avez-vous osé parlé contre mon serviteur Moïse ? » (6-8)

Peut-on jamais espérer de Dieu une telle déclaration ? Elle est pourtant exprimée telle que nous venons de la lire et se réfère tant aux expériences de Moïse sur le Sinai qu'à celle de la tente du Rendez-vous, quand il conversait avec son Seigneur « face à face , comme un ami parle à son ami. » (Ex 33,11) Pour le « médiateur-serviteur », pas de médiation, pas de média, mais l'évidence directe ; les termes sont si forts qu'on pense à la vision face à face qui est le propre de la vie éternelle. L'attachement du Seigneur à Moïse nous impressionne.

Mort et gloire

Comme il le lui a dit (34,6-8), il est à la fois juste et miséricordieux : Moïse ne fera pas entrer le peuple dans la terre promise. Moïse avait pourtant insisté : « Mon Seigneur, toi qui as commencé à faire voir à ton serviteur ta grandeur et ta puissante main, qui.....Quel Dieu dans les cieux et sur la terre agit comme tu agis et avec même puissance ? Ne pourrais-je passer là-bas, et voir cet heureux pays au-delà du Jourdain, cette heureuse montagne, et le Liban ? » Dieu lui répondit clairement : « Assez ! Ne continue plus à me parler de cette affaire ! Monte au sommet du Pisga, porte tes regards à l'occident, au nord, au midi et à l'orient ; regarde de tes yeux, car tu ne passeras pas le Jourdain que voici » (Dt 3,24-27). « Alors, partant des steppes de Moab, Moïse gravit le mont Nébo, sommet du Pisga en face de Jéricho, et le Seigneur lui fit voir tout le pays »(34,1) : une vision panoramique sur le mont Nébo (« épiscopale » au sens étymologique). Moïse a vu tout le pays ; il voyait son Dieu face à face : que lui manquait-il ? Le Seigneur s'occupe de lui jusqu'au bout : « C'est là que mourut Moïse, serviteur du Seigneur, en terre de Moab, selon l'ordre du Seigneur ; il l'enterra dans la vallée, au pays de Moab, vis-à-vis de BetPéor. Jusqu'à ce jour, nul n'a connu son tombeau » (34,5-6)

Conclusion

Après sa Résurrection, Jésus, sorti vivant du tombeau, lui qui a aimé les siens jusqu'au bout (13,1), attend ses Apôtres au-delà des sources du Jourdain, sur l'autre rive du lac de Tibériade (Jn 21) . Il les invite à prendre un déjeuner de poisson et il s'adresse à Pierre, son Josué, qui sera chargé de faire entrer l'Eglise dans la Terre promise, pour lui demander à trois reprises : « M'aimes-tu ? » Il nous pose aussi cette question ; il attend notre réponse : « Tu sais bien, Seigneur, que je t'aime ! » A nous, pasteurs, comme à Pierre, il dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis », et il nous invite à le suivre jusqu'au bout : « Toi, suis-moi ! »

Ce n'est pas seulement un Pentateuque, cinq rouleaux, comme ceux qui sont attribués à Moïse, mais beaucoup plus de livres qui nous parlent de Jésus, le nouveau, le vrai Moïse, le vrai Médiateur auquel nous lie notre sacerdoce. Saint Jean achève son Evangile par ces mots : « Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites ; et s'il fallait rapporter chacune d'elles, je pense que le monde entier ne suffirait pas pour contenir les livres qu'on écrirait ainsi » (21,24) Notre lectio divina , à partir des Evangiles, et particulièrement du

quatrième, peut ainsi se développer à la mesure sans mesure de la Plénitude dont nous avons tous reçu, spécialement comme prêtres de Jésus-Christ.

+ fr Robert Le Gall

Archevêque de Toulouse

Décembre 2009

N° 1485 revue « PRETRES DIOCESAINSé www.pretres-diocesains.fr